

Recherches sociographiques



Giselle HUOT, Juliette LALONDE-RÉMILLARD, Pierre TRÉPANIÉ (dirs), *Lionel Groulx, correspondance, 1894-1967 : tome 1, le prêtre-éducateur, 1894-1906*

Manon Brunet

Volume 34, numéro 2, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056779ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056779ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brunet, M. (1993). Compte rendu de [Giselle HUOT, Juliette LALONDE-RÉMILLARD, Pierre TRÉPANIÉ (dirs), *Lionel Groulx, correspondance, 1894-1967 : tome 1, le prêtre-éducateur, 1894-1906*]. *Recherches sociographiques*, 34(2), 345–346. <https://doi.org/10.7202/056779ar>

Giselle HUOT, Juliette LALONDE-RÉMILLARD, Pierre TRÉPANIÉ (dirs), *Lionel Groulx, correspondance, 1894-1967 : tome 1, le prêtre-éducateur, 1894-1906*, Montréal, Fides, 1989, 858 p.

L'édition critique, en 15 volumes, de la correspondance de Lionel Groulx (1878-1967) avec ses 3 737 correspondants disséminés au Québec, au Canada anglais, aux États-Unis et en Europe, entre 1894 et 1967, est une entreprise majeure. Ces 15 volumes contiendront au moins 3 425 lettres, signées par celui qui deviendra l'historien « national » de la première moitié du XX^e siècle, sans compter les lettres attestées. Quant à la correspondance adressée à Groulx et conservée au Centre de recherche Lionel-Groulx, soit 14 522 lettres, les éditeurs ont préféré, pour des raisons évidentes d'économie, s'en servir pour attester l'existence de lettres groulxiennes et pour enrichir de manière heureuse les notes critiques en bas de pages.

Ce premier tome, le seul paru jusqu'à maintenant, comprend au total 526 lettres écrites entre 1894 (première lettre retrouvée de Groulx alors qu'il est collégien au Séminaire Sainte-Thérèse) et 1906 (année où il quitte le Collège de Valleyfield pour Rome dans le but de compléter sa formation théologique). Les lettres attestées, soit par une analyse de contenu serrée de la correspondance envoyée-reçue, soit par le journal que Groulx tiendra de 1895 à 1911, soit encore par ses cahiers de notes, sont en nombre beaucoup plus important (334) que les olographes retrouvées (192). Ce « déséquilibre » apparent s'explique par la difficulté à retracer les lettres mêmes dans les très nombreux fonds d'archives privées et publiques, dont l'accessibilité est de surcroît trop souvent restreinte. La lecture suivie de la correspondance, présentée dans un ordre chronologique, n'en souffre pas trop, car les notes critiques, très riches sur le plan tant historique que textuel, nous permettent facilement de faire les liens entre les lettres précédentes et celles qui viendront. De ce point de vue, il faut noter que les éditeurs ont réussi, malgré le fait qu'il s'agisse d'une correspondance publiée selon une formule monophonique, le tour de force de recréer le dialogue épistolaire en se servant abondamment des notes de bas de pages qui contextualisent la lettre, mais surtout qui lui donnent le sens qu'elle pouvait alors avoir pour le destinataire comme pour le destinataire (et les autres correspondants) en laissant aussi souvent que possible parler Groulx à travers son journal ou ses mémoires. L'importance des liens établis ici entre l'épistolier, le diariste et mémorialiste n'est pas gratuite. Groulx ne faisait-il pas lire son journal à ses dirigés mêmes ? Ne s'en servait-il pas pour retranscrire les lettres qu'il envoyait ? Et les mémoires de l'homme mûr ne permettent-ils pas de distinguer l'essentiel de l'accessoire dans les lettres de cette période de jeunesse mouvementée et tourmentée ?

Ce premier tome nous donne à vivre les premières années de collège de Groulx qui souffrira beaucoup d'avoir à s'éloigner de sa famille, à laquelle il est très attaché, et de la campagne de Vaudreuil. Au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, on lui reproche son esprit critique et aussi d'écrire trop de lettres... C'est que l'adolescent s'ennuie et que la complicité lui est nécessaire pour penser et agir. Il écrit à sa mère, mais aussi à ses bons amis : Alfred Émery qui le suivra au Séminaire de Montréal en 1899 ; Joseph-Alfred Langlois, futur évêque de Valleyfield avec qui il réalisera son rêve d'aller étudier à Rome en 1906 ; son directeur de conscience, l'abbé Sylvio Corbeil, qui le convaincra au printemps de 1899 de choisir le sacerdoce alors que Groulx n'arrive pas à voir sa place dans l'institution religieuse. Mais le séminariste de 21 ans ne demeurera pas plus de trois mois au Grand Séminaire de Montréal (septembre-décembre 1899). Des « ennuis » de santé le ramènent vite à la campagne. En 1900, il commence son enseignement : n'est-ce pas pour cette raison qu'il a finalement choisi

le sacerdoce plutôt que le droit ou l'engagement religieux laïc ou même la paternité? Au Collège de Valleyfield, sa santé physique et morale s'améliore rapidement, son dynamisme se fait vite sentir (trop vite au goût des autorités collégiales et de Mgr Énard): son influence considérable auprès des jeunes fait circuler de mauvaises rumeurs. Le professeur de méthode, de syntaxe latine et, bientôt, de rhétorique déploie des énergies humanistes hors du commun pour former des «hommes» plutôt que des têtes: ses élèves deviennent vite ses dirigés spirituels et, très tôt, le professeur-éducateur s'en fait des amis qui deviendront et resteront très souvent ses correspondants privilégiés: Erle G. Bartlett, Émile Léger, Philiza Perras, Maxime Raymond, Jules Fournier, pour ne nommer que ceux-là.

La correspondance, pour Groulx, demeure le moyen par excellence d'instruire, de mieux *diriger* sa vie. Il en fait, tout comme pour le journal, une condition nécessaire de dialogue entre l'éducateur, qui lui-même a toujours à apprendre, à se surpasser dans la connaissance des choses mais surtout de la vie, et celui qu'il protège par ses conseils (n'a-t-il pas connu lui aussi le trouble de la mélancolie, de la solitude, du regret?), par les lectures édifiantes qu'il suggère à la fois pour apaiser l'âme et le corps (Montalambert, Joseph de Maistre, Veillot). La correspondance permet les nuances, les questionnements, les réponses et exige du temps, de la réflexion, mais surtout, conduit à l'action. Les jeunes correspondants se regroupent autour de Lionel Groulx qui fonde le Cercle Saint-Charles du Collège de Valleyfield, l'Académie Énard: sous le couvert d'un cercle d'études sur le parler canadien, cette «croisade d'adolescents» s'arrose, malgré la censure institutionnelle, le droit de penser sur tout et rien, de philosopher sur le sens de la vie.

Le Groulx que ce premier tome de correspondance nous présente n'a pas encore les ambitions nationalistes qui marqueront sa carrière obligée d'historien du Canada français. En 1915, le «professeur d'énergie nationale» (p. L) devra définitivement quitter le Collège de Valleyfield. On le presse d'abandonner l'enseignement pour l'histoire. Ce sera un dur moment pour Groulx qui croit fermement en la jeunesse, qui croit fermement qu'il est possible d'être à la fois l'éducateur et l'ami de cette jeunesse. La correspondance en témoigne de manière très sensible et concrète, et cette première édition, très bien présentée avec introductions, notices biographiques des correspondants, liste chronologique de la correspondance, index, ce qui représente un travail immense de recherche et d'analyse critique, vaut la peine d'être continuée et d'être lue. Religion et Patrie ont été, selon Groulx, ses deux amours constants (p. LI). La correspondance nous permet de voir comment Groulx a vécu ses amours dans la spiritualité et dans l'action.

Manon BRUNET

*Département de français,
Université du Québec à Trois-Rivières.*

Alain BEAULIEU, *Convertir les fils de Caïn: Jésuites et Amérindiens nomades en Nouvelle-France, 1632-1642*, Québec, Nuit Blanche, 1990, 177 p.

L'arrivée d'une poignée d'hommes tout de noir vêtus marque la jeune colonie française d'Amérique du Nord en 1625. Plusieurs d'entre eux se rendent en Huronie, ce pays qu'on